

Sept semaines à Lucerne [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **5 (1876)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Or, avec l'aide d'un fruit, ou de quelque cube divisé en plusieurs parties, il sera aisé à des enfants de 7 ans, de résoudre de vive voix, au bout d'une heure d'exercices, des problèmes tels que ceux-ci : $\frac{1}{4} + \frac{1}{2} + \frac{1}{8}$; $\frac{1}{2} - \frac{3}{8}$; $\frac{2}{3} \times \frac{1}{2}$ etc., etc.

Cette expérience a été faite plusieurs fois avec un plein succès.

Pour donner un corps aux règles grammaticales, on écrira d'abord des exemples au tableau noir et on en fera jaillir toutes les lois qui s'y trouvent appliquées.

Ne craignons pas de rendre trop sensible le premier enseignement ; c'est le seul moyen à notre disposition de nous faire comprendre des jeunes enfants.

R. HORNER.

SEPT SEMAINES A LUCERNE

(SUITE.)

« E viva ! » nous sommes soldats ! Foin de la fêrulle ; vive le fusil ! De maître l'on devient élève. Plus de pensums à distribuer mais des corvées à recevoir. Voilà ce que l'on se disait sous les tuiles de la vieille caserne de Fribourg. N'eût été le comique achevé de notre *touche*, nos réflexions n'auraient guère été riantes. Mais comment ne point envisager la chose sous son côté burlesque en voyant notre carnavalesque mascarade ?

— Eh ! là bas ? et les sous-pieds, qu'en fais-tu ? — C'est vrai ; vite des sous-pieds à mon pantalon. — Corbleu ! Philibert, tu m'as tout l'air d'un highlanders écossais. En serait-on revenu à la culotte courte, aux bas de soie et aux souliers à boucles ?

— Tu n'y es pas, mon cher ; nous sommes prussiomanes ; nous adoptons la demi-botte et dès lors inutile d'allonger le pantalon ; le proverbe est changé : on ne dira plus : « Cordonnier pas plus haut que la chaussure ; » mais : « tailleur pas plus bas que le genou. » Du reste, on ne peut pas se plaindre ; ce qui manque à la culotte est ajouté à la capote ; donc compensation et partant pas de réclamation possible. — Comment, c'est toi, cher ami ? Que tu es drôle ! Comme te voilà fait ! — Je ne suis donc pas bien ainsi ? — Si, très-bien... pour un jour de mardi-gras. Je ne vois plus en toi l'ami Pierre, l'élégant magister ; cependant sous l'habit militaire, je reconnais que tu es soldat.

Et cent autres pasquinades se croisaient, s'entre-croisaient à qui mieux mieux.

Déjà l'espèce de contrainte qui semble être l'apanage de l'instituteur et surtout de l'instituteur fribourgeois, s'en était allée, chassée par le souffle impérieux et contagieux de la vie de caserne dans laquelle nous entrions.

Nous avons dépouillé le vieil homme. Est-ce à dire que l'homme nouveau valût mieux, que l'instituteur y gagnât, que le soldat y perdit ?

Le haut département militaire fribourgeois se montra bon prince ; il nous octroya gracieusement l'après-midi de ce jour mémorable pour.... faire nos sacs !... Grand merci. Par contre, il oublia totalement notre ordinaire, de sorte qu'il nous est redevable de trente sous.

Le soir seulement, nous fûmes libres jusqu'à la retraite. Nous pûmes nous prélasser dans les rues de la capitale de 6 à 9 heures et demie.

Carrément drapé dans sa nouvelle et fascinante tenue, fier comme un sénateur romain dans sa toge, le poing sur la hanche, la bouche en cœur, le regard gouailleur, se caressant complaisamment sa moustache naissante, retroussée à la d'Artagnan, l'élégant képi sur l'oreille, bref prenant du coup les bonnes manières de l'emploi, on arpentait en majestueuses enjambées les trottoirs sinueux de la ville aux trois-ponts. Mais, vainement se donnait-on des airs *vainqueurs* ; rencontrions-nous, soldats en herbe, des recrues qui alors étaient à Fribourg, ces vétérans de six semaines nous jetaient des regards dédaigneux ; leurs yeux railleurs nous redisaient le proverbe : « L'habit ne fait pas le moine. »

Alors, par réminiscence, la fable du geai paré des plumes du paon nous revenait à la mémoire et l'on souriait.

Ah ! conscrits, si vous nous aviez vus au retour de l'école, vous auriez été, comme tout le monde, bien ahuris. Avouons-le, à notre rentrée nous faisons de fiers troupiers. On n'avait pas encore toute la raideur du soldat prussien ; mais la semence en était jetée ; nous avons le casque, il y manquait la pointe ; cela viendra pour peu que Dieu nous prête vie.

Vous imaginez-vous, ami lecteur, la nuit que nous passâmes à Fribourg, notre première nuit de caserne ? Non, vous ne le pouvez. Grand Dieu ! quand j'y songe !... L'on n'est point sybarite, l'on ne craint point les feuilles de roses, pas même des roses entières, au contraire, on les préfère aux lauriers, mais cependant, disons-le, peste soit du lit qui nous fut offert *gratis pro Deo*. Ah ! certes, si les guerriers d'Annibal n'avaient eu que de telles couches, ils ne se seraient pas amollis et parlant n'auraient pas été défaits. A quoi tient cependant la destinée d'une armée ! — De nos jours où l'a compris : Capoue n'est pas dans Fribourg.

Un immense galetas sous les combles pour dortoir, pour lits des matelas dont le crin sortant par maintes ouvertures attestait que jadis on les avait rembourrés, pour ciel les tuiles, mais là, vous touchant le front : telle fut notre chambre à coucher.

Malgré tout, l'attrait de la nouveauté (fort peu attrayante comme vous voyez), l'amour de l'inconnu, un peu d'effervescence et la jeunesse aidant, on attendit l'aurore sans trop d'ennui, devisant de notre avenir militaire, se voyant qui, un bancal au côté, qui tout au moins galons d'argent ou de laine sur les manches.

— Bon Dieu! Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Fribourg? Cette parodie du vers de Boileau, échappa soudain au classique B... qui, en dépit du caquettage, ronflait sur son grabat comme un matou au coin de l'âtre.

Cette vigoureuse exclamation avait sa raison d'être. Un vacarme infernal se faisait; il eût réveillé un sourd. — Qu'est-ce donc? Qu'entend-on? Est-ce le roulement du tonnerre, le roulis d'une batterie de canons Krupp sur le pavé raboteux? Non, c'est le tambour, mais pourquoi? « Debout, debout, la diane! » Et tous de se dresser, comme un seul homme, à la voix de rogomme, de notre chef de chambrée, répétant d'une façon péremptoire l'injonction incomprise de l'assourdissant instrument.

— « Allons, lestes, à la fontaine, vous partez à huit heures; à six, appel avec armes et bagages, cirés, astiqués et brossés sur toutes les coutures, » nous beugla dans l'escalier un capitaine vieilli sous le harnais. Et nous, naïfs jeunes gens, de lui répondre avec un ensemble admirable: « Oui, Monsieur... » Méconnaître ainsi son grade! Cela dut le flatter.

Comme on nous l'avait annoncé, à huit heures nous étions à la gare. Quelques instants après, la lourde locomotive au sombre panache de fumée, entra sous gare en soufflant bruyamment. Deux minutes après nous jetons notre: « adieu, au revoir! » à la ville des Zæhringen et le convoi rapide entraîné par la puissante machine nous emporte dans sa course échevelée à travers la plaine.

(A suivre.)

PARTIE PRATIQUE

Nous appelons l'attention de MM. les instituteurs sur le travail que nous publions sous le titre de *Arithmétique agricole*. On a reproché souvent et avec raison, à nos recueils de problèmes, de ne renfermer que des questions ayant trait à l'épicerie, au commerce des vins et des étoffes. L'agriculture n'y figure presque pas. Les problèmes suivants, composés par M. Bise, instituteur à Villaz-St-Pierre, viennent heureusement combler cette grande lacune de nos manuels d'arithmétique et prouver qu'il n'est pas impossible de donner sur les opérations agricoles des problèmes tout à fait pratiques, propres à inspirer aux enfants de la campa-